

Casasola



É L O G E

HISTORIQUE

D E C H A R L E S V,

R O I D E F R A N C E.







D. Michel delin

C. le Vasseur Sculp.

ELOGE HISTORIQUE

DE

CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

Par M. DE VILLETTE.

On peut être Héros sans ravager la Terre.

Voltaire.



A PARIS.

*Chez GRANGÉ Imprimeur-Libraire, au Cabinet Littéraire
Pont Notre-Dame, près la Pompe.*

M. DCC. LXVII.

Erra par Petit—

Avec Approbation et Permission.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

<http://www.archive.org/details/elogehistoriqued00vile>

L E T T R E

A M. D E V O L T A I R E.

M O N S I E U R ,

Je n'ai jamais prétendu que cet Ouvrage parût au grand jour ; aussi n'a-t-il pas été présenté à l'Académie : il est le fruit des occupations dont je me suis fait un régime nécessaire à ma santé ; le système médical auquel vous m'avez vu assujetti pendant mon séjour à Ferney ne lui est pas plus essentiel. Je vis toujours de privations , & je suis devenu presque frugivore. Quel rôle puis-je faire où l'on soupe, où l'on joue , où l'on veille ? le parti qui

*reste est de rentrer chez soi ; mais , otium
fine litteris mors est & viventis sepul-
tura. Alors je me suis mis à vous contre-
faire ; enfoncé dans la solitude de mon
cabinet , j'ai écrit ; j'avouerai , avec quel-
que pudeur , que la patrie n'était pas de-
bout devant moi , & que la justice n'é-
tait point assise à mes côtés , mais , en
revanche , le fantôme de l'ennui appuyé
sur mon balcon me disait d'une voix me-
naçante : travaille , ou sois accablé du
poids de ma chaîne. Voilà , MONSIEUR ,
ce qui m'a engagé dans une aussi péril-
leuse carrière ; & puis , des amis , peut-
être prévenus , un Libraire que j'aime ,
ont surmonté mes répugnances , & m'ont*

déterminé à courir les risques de l'impression.

Je mets sous votre protection ce premier essai de mes forces. C'est vous , j'ose le dire , qui m'avez donné le courage de travailler mes pensées ; vous avez développé les facultés de mon entendement , j'ajouterai celles de mon cœur , que vous avez échauffé , attendri par vos préceptes , encore plus par ces exemples de piété généreuse & active , dont j'ai été plus d'une fois le témoin. Je ne me rappelle pas sans émotion ces traits de votre bienfaisance. L'infortuné Syrven m'est encore présent ; vous l'écoutez avec une attention compatissante , répandant des larmes , essuyant

viii LETTRE A M. DE VOLTAIRE.

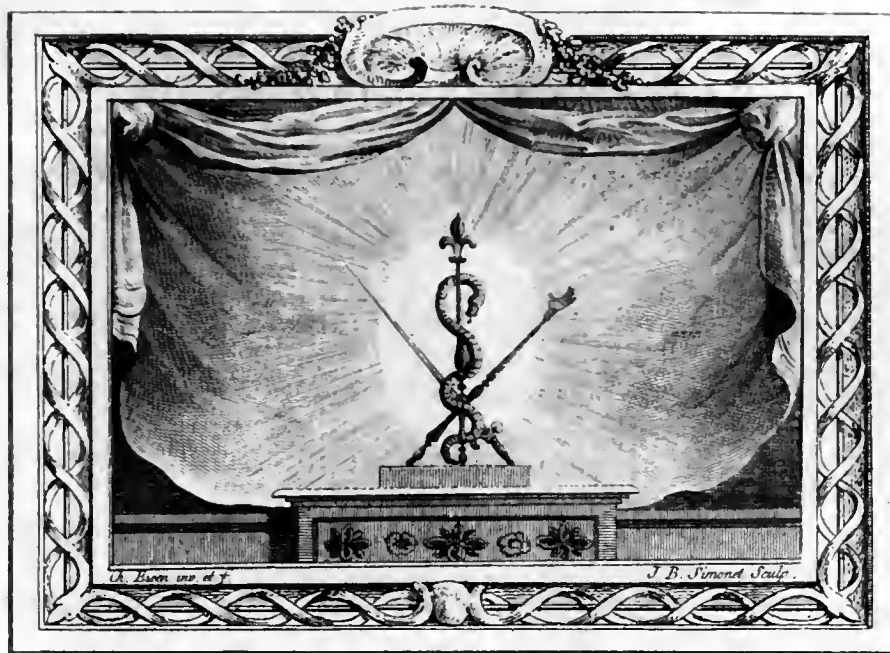
celles de ce respectable vieillard , lui donnant votre argent & les secours de votre plume. Je ne vois plus le dieu de l'éloquence , celui des vers ; c'est l'ami de l'humanité qui la soutient , qui la console ; c'est le modele de ces douces vertus qui feraient de la terre un séjour délicieux s'il avoit plus d'imitateurs.

Si quelqu'un est assez heureux pour vous approcher d'aussi près que moi , il ne pourra se défendre des sentimens de respect & d'enthousiasme avec lesquels je suis ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & obéissant
serviteur ,

VILLETTE.



É L O G E
HISTORIQUE
DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

LE peuple avide du merveilleux, n'est frappé que de ces révolutions terribles qui étonnent & changent la face de l'Univers : cependant l'Histoire des grands événemens est presque toujours l'histoire des malheurs

2 ELOGE HISTORIQUE

publics. La Majesté tranquille des mers, est-elle donc moins digne de notre admiration que l'horrible sifflement des tempêtes : & ce disque immense de lumière dont les retours périodiques raniment & consolent la Nature , n'est-il pas un spectacle plus ravissant que ces météores enflammés, qui semblent n'éclairer le monde, que pour mieux marquer les lieux qu'ils vont bientôt frapper de désolation & d'effroi ?

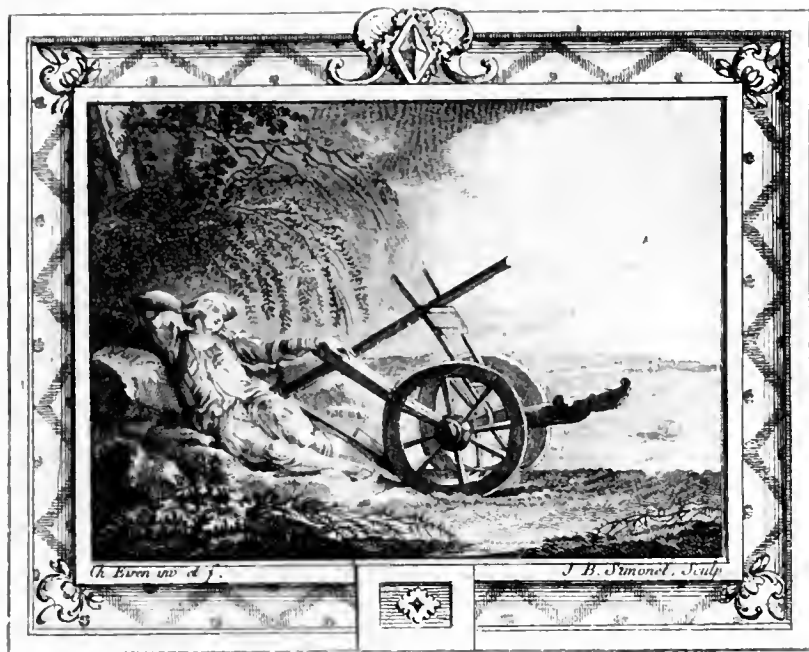
Détournons nos regards de ces Héros sanguinaires , qui ont affligé l'humanité , pour contempler ces hommes bienfaisans , qui par leurs talens & leur sagesse, ont éclairé ou servi la Patrie. Au milieu d'eux, je vois s'élever CHARLES V , Roi de France , à qui la Nation vient aujourd'hui rendre hommage dans le sanctuaire des Lettres & de la Philosophie. J'ose mêler mon foible organe aux voix éloquentes qui se disputent l'honneur de célébrer ses vertus. C'est moins

une aveugle témérité de ma part, qu'une juste confiance dans le mérite éclatant du prince dont j'entreprends l'éloge. J'ai pensé qu'un sujet si noble & si riche par lui même , pouvoit se passer des ressources de l'art. Je me propose de développer la grande ame de CHARLES , & d'offrir aux rois un modèle , en peignant le citoyen sur le trône, & le restaurateur de son pays.

Athènes & Rome lui eussent élevé des statues : n'envions point à ces républiques ces monumens de leur admiration & de leur reconnoissance. Dans la capitale d'un grand royaume , digne d'être celle de l'Univers, des hommes choisis, juges non moins délicats , que les Grecs & les Romains sur le prix de la gloire, ont trouvé de plus heureux moyens de garantir la durée des noms fameux; ils ont perfectionné l'art d'immortaliser, en substituant les dons du génie

au marbre & à l'airain; & le laurier académique aux yeux de l'ami des arts & du citoyen sensible, est une double couronne qui honore également le héros & l'orateur.





P R E M I E R E P A R T I E .

LE prince , que les droits de sa naissance portent sur un trône paisible , peut aisément devenir un grand homme : les circonstances ont déjà fait la moitié de sa gloire. Que les premières destinées de CHARLES sont différentes ! De la vie privée de dauphin , il passe à travers des écueils sans nombre , pour arriver à l'empire , & ses premiers regards en s'asséyant sur le trône , ne découvrent au loin & près de lui , que des malheurs. Une administration faible avait avili

6 ELOGE HISTORIQUE

l'autorité suprême : des esprits ambitieux répandaient le trouble dans les provinces ; les guerres étrangères , les discordes civiles désolaient le royaume. Les précipices étoient creusés de toutes parts : il fallait y tomber ou les combler ; il fallait choisir entre l'honneur & la honte ; CHARLES se montre , & seul il ose soutenir , pour ainsi dire , des ruines immenses.

Un prince jeune , emporté par un élan de valeur inconsidérée , en voulant braver les périls , eût peut-être hâté sa chute , ou l'eût rendue plus terrible. CHARLES sçut attendre les circonstances , les préparer , les saisir. Il n'essaya pas d'arracher à la fortune des succès qui ne devaient être que les fruits du tems. Il sentit que l'Etat affoibli , demandait à être réparé par degrés ; qu'il lui fallait des secours , dont la lenteur assurât la solidité ; & que s'il les précipitait , il allait tout perdre.

Ce peuple fier , nourri dans le sein des factions , l'Anglais avait à peine suspendu les troubles qui l'a-

gitaient, que las du repos, avide de combats & de fang, il était venu porter ses armes dans cette contrée de la France, d'où sortirent ses derniers conquérans. Notre faiblesse & nos pertes enflaient l'orgueil d'Edouard. Déjà plusieurs de nos villes maritimes avaient reconnu ses Loix. La plûpart de ces belles Provinces, maintenant réunies sous un chef, étaient soumises alors à des maîtres particuliers, toujours prêts à faire des alliances dangereuses avec les ennemis du monarque, dont ils étaient les fondateurs. Edouard achetait leurs secours; le duc de Bretagne le recevait dans ses ports; le roi de Navarre lui ouvrait de son côté de nouvelles barrières, pour entrer dans le cœur du royaume.

Philippe de Valois avait employé la force & la politique pour prévenir ces malheurs. Jean II, résistait encore; mais son imprudence le perdit. Battu aux environs de Poitiers, forcé de rendre ses armes, il donna au peuple Anglais le spectacle d'un roi de

8 ELOGE HISTORIQUE

France prisonnier à Londres ; l'amour de la liberté, ce sentiment si naturel à l'homme, & qui doit être plus vif sans doute dans un souverain, le fit plier sous la loi d'un vainqueur superbe.

CHARLES dans cet âge où le héros s'apperçoit, mais ne se montre pas, CHARLES alors dauphin prit les rennes du gouvernement. L'Etat ne vit en lui qu'un prince jeune, d'une complexion faible, & qui n'avait que l'ombre du pouvoir. Dépourvu des forces nécessaires pour se faire respecter, contredit à chaque instant, forcé de garder auprès de lui des hommes avides qui, sous prétexte de lui servir de conseil, ne prenaient son aveu que pour la forme, & souvent le contraignaient de le donner; il fut réduit à la malheureuse extrémité de voir ruiner le royaume par des grands infideles, qui enhardis de la longue absence du maître, dominaient au milieu de l'anarchie, & travaillaient à établir leur fortune sur les débris de l'empire. C'est dans ce tems de crise & de bouleversement que le germe du grand

roi se développait dans CHARLES ; il étudiait en silence l'art de régner. Les fautes qu'il vit faire lui servirent de leçons : obligé de céder aux circonstances ; dépouillé des droits de la royauté, descendu presque à une condition privée, il se trouva plus près des hommes qu'il apprit à connaître , comme il apprit d'eux à se connaître lui-même.

Le roi de Navarre, connu par le titre affreux dont la postérité l'a flétri, Charles-le-Mauvais vint fomenter les divisions & déployer l'étendard de la révolte. Sous des dehors imposans, il renfermait une ame atroce. D'autant plus dangereux qu'il avait l'art de plaire & de séduire, il était naturellement fier, libéral, éloquent & possédait toutes les qualités brillantes qui sont des vertus dans un héros, mais qu'il avait corrompues en les faisant servir à ses crimes. Epoux de la fille du roi, il tenta de réunir sur le gendre la lieutenance du royaume, & le pouvoir qui n'était dû qu'au dauphin. Il trouva facilement

dans la capitale de ces esprits inquiets à qui pèse le repos, & qui semblent ne tenir leur être que des troubles.

Il existait alors un homme que ses attentats ont rendu fameux, & dont l'histoire rappelle sans cesse le nom à côté de celui de CHARLES, comme la nature présente l'or à côté de ses plus viles productions. Cet homme était Marcel, prévôt des marchands. Le premier pas en sortant du cercle de ses devoirs est toujours incertain & timide : Marcel s'élança dans la carrière des forfaits ; il se livra tout d'un coup & sans effort aux excès les plus monstrueux & les plus sacrilèges. Il s'était déclaré chef des rebelles. Son audace lui avait mérité les suffrages de la multitude toujours prête à baiser la main qui l'écrase lorsqu'on peut lui persuader que c'est pour la défendre. Marcel qui savait qu'une autorité usurpée & sans bornes ne peut long-tems subsister si elle n'est soutenue par la force & que l'impunité réside souvent dans la puissance, songea bientôt

à s'associer le roi de Navarre, dans lequel il crut voir un protecteur d'autant plus sûr que ce prince étoit lui-même chargé de l'exécration publique. Charles-le-Mauvais ne balança pas. Audacieux dans le crime, & dévoré d'ambition, il se faisoit déjà roi de France au fond de son cœur. La vie du monarque & de son fils eut dû pour jamais anéantir ses espérances criminelles ; mais une mort prompte & cachée pouvait le servir, & il se persuada aisément qu'une couronne ne pouvait échapper à ses mains accoutumées à manier le fer, & à préparer le poison.

Plein de ces affreux projets il se rend à Paris. Il y signale son arrivée par un trait qui peint son caractère. Les prisons sont ouvertes par ses ordres, & la liberté rendue à une foule de scélérats, en fait autant d'exécuteurs de ses volontés barbares : le parti de Marcel le reconnaît pour son appui. A l'instant la puissance du dauphin est anéantie ; ses jours mêmes sont menacés. On accuse Charles-le-Mauvais de l'avoir empoisonné ;

le cri public s'éleve contre lui ; vainement chercha-t-il à se justifier ; la postérité ne l'a point absous. Il eut la douleur & la honte de commettre un crime sans succès : la promptitude avec laquelle le dauphin fût secouru arrêta l'effet du breuvage ; mais les sources de la vie en furent altérées ; il garda une langueur qui continua pendant le reste de ses jours & en accéléra la fin.

Cependant la tyrannie victorieuse élevait sa tête superbe. Chaque instant appesantissait sur le dauphin le joug de la servitude. Envain travaillait-il à sortir de l'état d'avilissement où le tenaient ses ennemis. On le vit un jour se rendre aux halles où le peuple était assemblé , le haranguer & l'instruire de ses intentions. Triste & sublime spectacle ! Rois de la terre , arbitres du monde , venez & voyez l'héritier d'un des plus beaux trônes de l'univers , réduit à demander à son peuple la liberté de le rendre heureux..

La multitude toujours touchée des marques de

bonté que lui donnent ses maîtres voulait favoriser le dauphin : il crut d'abord que le calme le plus profond allait succéder au plus grand trouble, & le repos semblait naître du tumulte : mais, comme ces vents séditeux, qui, sur la fin d'un orage, ont moins de peine à soulever les flots encore émus par la tempête. Marcel & ses émissaires ne tarderent pas à rendre au peuple ses premières fureurs.

L'audace des rebelles augmente : le prévôt qui connaît le peuple & qui fait qu'on n'arrache ses applaudissemens qu'autant qu'on le subjugue & qu'on l'effraie, l'exécrable prévôt médite de nouveaux attentats. Etonné de la démarche du dauphin : ne le jugeant pas capable d'avoir pris seul ce parti, il crut qu'il avait été conseillé, & résolut de prévenir des tentatives dont il pourrait mal se défendre dans la suite. Ses soupçons s'arrêtent sur le seigneur de Conflans, maréchal de Champagne, & sur celui de Normandie Robert de Clermont. Ces héros courtisans,

14 ELOGE HISTORIQUE

les seuls qui osassent marquer leur attachement pour leur maître, gémissaient avec lui des maux de l'Etat, & ne se bornaient pas toujours à des vœux stériles. Marcel n'hésite pas à se défaire de ces citoyens généreux. Sa farouche insolence va jusqu'à les attaquer auprès du dauphin même. Il entre dans l'appartement où ils étaient avec le prince, à qui il dit froidement de ne pas s'étonner. Il appelle à lui une troupe de scélérats & donne ses ordres. Le maréchal de Champagne est percé de coups ; Robert de Clermont se réfugie dans un cabinet : il l'y fait suivre ; on l'arrache de cette retraite : il va tomber aux pieds du dauphin qui se trouve couvert de son sang. Il restait encore une victime à la fureur de Marcel, & quelle victime ! grand Dieu , maître immortel de la vie des rois, souffrirez-vous qu'un fer assassin tranche des jours aussi précieux ! Ange tutélaire de la France, veillez sur elle ; veillez sur un jeune prince qui doit faire un jour le bonheur d'un peuple ingrat & insensé qui l'ou-

trage! CHARLES à la merci des bourreaux, incertain de son sort, attend à chaque instant qu'ils portent sur lui leurs mains parricides : mais le meurtre des deux infortunés maréchaux paraît à Marcel un exploit assez éclatant , & la barbarie cede à la majesté du trône.

CHARLES se vit obligé de paraître approuver la conduite du prévôt, & de ne pleurer qu'en secret la perte de deux serviteurs fidèles ; contrainte aussi cruelle, peut-être, que la mort même , & la plus déplorable pour un prince sensible !

Le séjour du dauphin à Paris, pouvait lui devenir funeste. Il crut devoir quitter une ville , où triomphaient ses ennemis, ou ses amis, s'il en avoit encore, n'osaient se montrer. Il prévoyait d'ailleurs qu'il pourrait trouver dans les provinces des secours qui le mettraient en état de faire la loi. L'audacieux Marcel est étonné de sa fuite : il ne voit pour lui dans l'avenir que des supplices dont ses remords lui présentent l'image effrayante : mais bientôt sa fureur l'aveugle, &

il croit détourner la foudre en travaillant à la grossir.

CHARLES parcourt la France, se fait connaître aux peuples, s'en fait aimer. L'intérêt qu'inspirent ses malheurs plus que l'éclat du rang suprême, lui gagne tous les cœurs. La tendresse naturelle de la nation pour son prince se réveille. Tous à l'envi offrent leurs services à la main qui daigne essuyer leurs larmes.

Les Anglais du sein des villes qui leur étaient soumises, se répandaient dans les campagnes qu'ils ravageaient : les troupes étrangères appelées pour servir l'état, ne recevant point de paye se livraient aux plus affreux brigandages. Les villes les mieux fortifiées n'étaient pas à l'abri de leurs incursions. La plupart des villages détruits ou deserts, offraient une retraite encore moins sûre à leurs malheureux habitants. Ces infortunés s'étaient fait une espèce d'art de la guerre, art informe qui consistoit principalement à creuser des fossés profonds autour de leurs demeures. Tous étaient sans cesse sur leur garde. L'un d'eux en sentinelle au

haut

haut d'un clocher, portait ses regards inquiets sur la campagne. A l'approche de l'ennemi il sonnait l'alarme ; chacun courait s'armer ; l'époux quittait sa famille ; le fils s'arrachait du sein de sa mère pour aller combattre. Ils soutenaient l'attaque , ils tâchaient de repousser la force , satisfaits également de vaincre ou de mourir sur des brèches qu'ils n'avaient pû défendre. Tels ces animaux fidèles & courageux que l'art a assujettis aux besoins de l'homme ; lorsqu'ils sont frappés par l'odorat, des émanations, subites d'un ennemi dévorant , qui s'approche sans se laisser découvrir, ils s'agitent , s'inquiètent pour le troupeau qui leur est confié , tournent sans cesse autour de l'enceinte , avertissent du danger , s'animent au combat , & s'exposent, victimes volontaires, pour sauver les richesses de leurs maîtres.

Aux fureurs des hommes, s'étaient joints deux fléaux du ciel, la famine & la mortalité. Des campagnes autrefois fertiles & riantes, n'étaient plus que de vastes

solitudes couvertes de ronces : la terre demandait en vain des semences ; le laboureur dans une inaction douloureuse , pleure sur sa charue brisée , qu'il n'osait entreprendre de rétablir.

Quel tableau ! quel spectacle pour un prince tel que CHARLES ! malheureux lui-même , il fut encore plus touché de la misère de son peuple ; s'il eût toujours été environné de courtisans & de flatteurs , il n'eût jamais aperçu l'infortune publique. Non , non , ce n'est pas au sein de la gloire & du bonheur qu'on apprend à s'attendrir ; les peines d'autrui ne trouvent aucune sensibilité dans les cœurs qui ne les ont pas éprouvées : la cabane du pauvre est loin de la majesté des cours , & le cri de l'indigence se dissipe dans les airs , & ne parvient point à l'oreille des rois.

CHARLES , plus attendri qu'effrayé de tant de maux , se livre tout entier au soin d'en arrêter les progrès funestes. Bientôt les états des différentes provinces lui offrent & lui fournissent des ressources ; il ramasse des

secours d'hommes & d'argent ; & revient à Paris en état de balancer le pouvoir des rebelles. Le farouche Marcel lui ferme les portes ; le dauphin est obligé de combattre , comme la vague indocile qui lutte sans succès contre ses bords , la fureur des séditieux se brise contre la puissance de CHARLES. Mais quel triomphe pour le vainqueur ! il arrose de ses larmes un laurier teint du sang de ses sujets. Peuple aveugle arrête & prend pitié de toi-même ; soumis par ses armes , laisse-toi enchaîner par ses bienfaits , & rend lui la gloire de vaincre , en le faisant jouir du plaisir de pardonner. Le Prévôt des marchands désespéré cherche à mettre le comble à sa perfidie. Il allait livrer la capitale au roi de Navarre , quand le ciel , las de tant de crimes , suscita contre lui un citoyen fidèle , dont le nom a mérité d'être conservé dans l'histoire. Jean Maillard découvre son misérable projet , & le prévient en lui arrachant la vie.

La mort d'un ennemi aussi vil que dangereux assura

la fortune de CHARLES. Il entre dans Paris avec la fécurité du héros. On voyait encore dans les yeux quelques étincelles du feu de la rébellion, & le trouble de l'ame se peignait dans tous les traits. Le dauphin qui le remarque avec douleur, cherche à calmer les esprits agités. Un sujet téméraire l'approche, & dit à haute voix que *s'il en avait été cru, jamais il ne serait entré, & qu'il saurait empêcher qu'on ne fît rien pour lui.* Ce cri de sédition allait coûter la vie au coupable; mille bras étaient levés. CHARLES les arrête, & répond tranquillement à cet audacieux : *on ne vous en croira pas beau sire.* Quelle ame est assez grande pour oublier ainsi qu'on l'offense. Où est l'homme, où est le prince qui commande à ses sentimens ! La vengeance paraît si douce, quand elle est armée de tout l'appareil de la puissance, & la foudre échappe si aisément à la main qui peut la lancer ! Tyrans soupçonneux & cruels, apprenez à régner sur les cœurs. CHARLES, maître du sort des

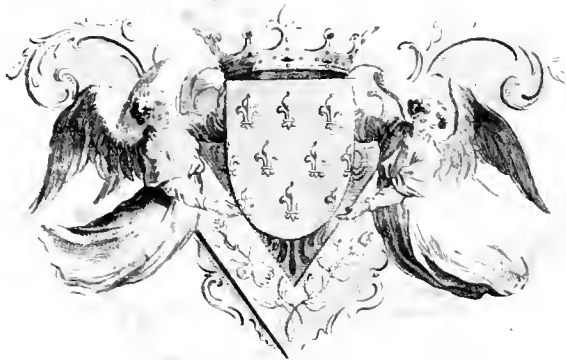
rébelles , peut tonner sur les coupables : il est juste , s'il punit : il aime mieux être humain ; il fait grace ; il triomphe & pardonne.

Après ces premiers témoignages de sa bonté généreuse, le dauphin entre dans tous les détails du gouvernement, pour en rétablir les ressorts. Le royaume était en proie à la voracité des partisans. Il eût fallu prendre pour le bien public des moyens extrêmes, ni les difficultés de l'entreprise, ni les dangers de l'exécution n'étaient au-dessus de sa vigilance. Mais tout lui manque. Sa puissance n'est que momentanée, & la loi y met des bornes qu'il respecte & qu'il n'a jamais osé franchir. Il est l'héritier de la couronne ; mais il ne la porte pas encore. Il se contente d'éloigner de l'administration ; ceux que l'intrigue y a placés , & donne à la vertu désintéressée, ce qu'il ôte à la cupidité.

La France vit alors , pour la première fois , un ministre fils du monarque, essayer l'autorité Suprême , & apprendre à régner. Elle osa tout attendre d'un

prince qui se montrait déjà si digne de commander à des hommes. Le moment où le pere devait abandonner le sceptre arriva. Jean II mourut à Londres. CHARLES se fit aussi-tôt sacrer à Reims ; le jour de son couronnement fut pour lui un jour de triomphe. Duguesclin gagne une bataille , & rassure les Français qui, sous le règne précédent , avaient fui devant les ennemis.

Nous touchons aux beaux momens de la vie de CHARLES. L'autorité dont il va jouir , n'est plus un dépôt dont il doit rendre compte. Son cœur & le Ciel feront désormais ses seuls Juges. Il pourra se livrer à son génie , & employer la prudence, qui fut en lui le premier don de la Nature. Hâtons-nous de montrer le restaurateur de la patrie,





SECONDE PARTIE.

LE Dauphin en parcourant la France n'avait vu que des orages. Déjà les cœurs s'ouvraient à l'espérance, comme sur la fin d'un triste & long hyver, la terre ouvre son sein resserré par les frimats aux premiers rayons d'un beau jour & se dispose à recevoir la chaleur & la vie.. Maître du royaume, pouvant donner un libre essor à son ame, CHARLES va s'occuper du bonheur public, & réparer la honte & les disgraces d'un pere malheureux & faible.

Les milices françaises , malgré cette ardeur belliqueuse qui fit dans tous les tems le caractère distinctif de la nation, n'avaient pu tenir contre les efforts triomphans d'Edouard, parce que la valeur toute seule ne fait pas les succès. Soldat , chef , politique habile , ce prince des mêmes fers , pour ainsi dire , qu'il avait donnés au roi Jean, avait enchaîné la victoire à son char : plusieurs provinces conquises par ses armes ou cédées par le traité de Bretigny , semblaient devoir être pour toujours le prix de ses heureux exploits.

CHARLES songe d'abord à réunir à son domaine tout ce que les malheurs de la guerre en avaient démembré. Sa prudence lui en fait prévoir les moyens : son génie embrasse le présent & s'élance dans l'avenir. Il combine toutes ses démarches , les voit dans leurs principes, les suit dans leurs effets, & se prépare à soutenir avec courage ce qu'il a résolu avec sagesse.

A peine a-t-il régné un an que deux traités le met-

tent

tent à l'abri des hostilités étrangères. La trêve avec l'Angleterre est prolongée ; c'était donner des entraves au roi de Navarre qui n'osait agir qu'à la faveur des troubles excités par une puissance capable de couvrir ses intrigues ténébreuses. Il le force à lui demander la paix ; la Bretagne reste tranquille.

Le calme intérieur n'excite pas moins la vigilance du monarque. Les troupes auxiliaires devenues inutiles venoient d'être licenciées ; ces compagnies n'ayant plus à servir des intérêts divers s'étoient réunies sous le même drapeau ; assez nombreuses pour résister à la force , accoutumées aux pillages , elles signalaient leurs fureurs dans le royaume. CHARLES s'exposera-t-il au hazard dangereux de les combattre ? Les troupes qu'il aurait employées eussent été de nouvelles levées , toujours trop faibles contre des brigands aguerris. Laissera-t-il au tems & aux maladies le soin de leur destruction ? mais, comme une hidre renaissante, ce monstre composé de tant de corps diffé-

rens peut se survivre sans cesse ; ses forces s'accroîtront de ses pertes , sa chute même peut écraser la France. Payera-t-il leur valeur oisive en les retenant à sa solde ? Les impôts qu'il faudrait continuer ou créer pour les entretenir , accableraient le peuple d'un surcroît intolérable de misère. La paix cesserait d'être utile ; ou plutôt la guerre serait moins funeste. Le monarque cherche à les occuper hors de ses états : sa sagesse lui en fait saisir les premiers prétextes.

L'Espagne gémissait sous la tyrannie de Dom *Pedre*. *Henri de Transtamare*, cher à sa nation, avoit un parti puissant ; mais il fallait à ce prince des troupes , & un général. *CHARLES* qui venait de traiter avec lui, entreprend de le placer sur le trône par les mains qui dévastent la France. Il lui destine les compagnies , & *Duguesclin* qui vaut une armée. Cet illustre breton est chargé de les déterminer à passer , sous ses ordres , en Espagne : une somme que *CHARLES* leur distribue seconde l'éloquence militaire du héros : elles se déci-

dent à quitter le royaume. C'est à l'historien à suivre la chaîne des événemens ; disons seulement que Duguesclin donna une couronne à Henri, & affermit celle de son roi.

Comme on voit un champ dégagé des couches stériles d'un limon impur qu'y avaient déposé des eaux étrangères, offrir bientôt à l'œil enchanté & surpris des fleurs & des moissons : la France délivrée des compagnies reprit bientôt son ancien lustre. Le laboureur tranquille & sûr de sa récolte ne craignit plus de confier des semences à la terre. Peu d'années suffirent pour réparer le royaume. Le Français oublia ses malheurs , & CHARLES rendit à la nation sa première activité.

Le monarque donnait par degrés à l'état ce poids qui résiste, & ces forces qui peuvent agir sans ébranler la masse. Les subsides continuèrent, mais leur perception réglée , en sauvant une partie des détails qui les rendent onéreux, annonçait la sagesse du roi.

Le crédit public & particulier faisoient circuler l'abondance ; la vue sublime du monarque en se portant sur le commerce , quelque faible qu'il fût encore , avait remarqué ses heureuses influences. Il fallait des siècles pour amener les nobles & courageuses entreprises de ces voyageurs marchans qui ont étendu le monde sous leurs pas. CHARLES s'occupe à faire valoir les productions de son pays , les richesses du sol & l'*activité* nationale. Il encourage ces hommes obscurs & utiles dont les sueurs arrosent la terre pour la fertiliser ; donne des privilèges aux négocians ; reveille l'émulation ; l'entretient ; étend ses bienfaits sur toutes les classes d'artisans ; & les anime à perfectionner leurs professions. C'est par ces détails du génie qu'il prépare le triomphe de notre industrie , qu'il attire l'or des nations qu'une pente invincible entraîne dans les canaux ouverts par le luxe ; le luxe , ce créateur des talens & des arts , cette ame d'un grand empire. Il est chez un peuple puissant & riche ce qu'est le feu élé-

mentaire répandu dans toute la nature ; il y porte la vie & l'action dont il est le principe ; lui seul répare plutôt & plus sûrement nos pertes que la plus sage économie ; il n'étend sur le peuple que des rayons de bienfaisance. Lui seul a poli la rudesse gothique de nos mœurs ; nous a pliés à cette obéissance si nécessaire à la subordination générale , par conséquent à notre bonheur. Peut-être même est-ce à lui que nous devons en partie la destruction de ces maladies horribles trop connues dans les annales de la nation ? En réfluant des capitales dans les campagnes , il y arrive avec cette juste modification qui sans énerver le corps lui procure la santé. Qu'on ne dise pas qu'il amollit la noblesse française : nos dernières guerres prouvent qu'elle ne craint , ni la fatigue , ni les dangers. Que peut en effet le luxe contre cette force morale , cet enthousiasme d'honneur qui est l'ame de la partie brillante de la nation ? Le siècle de CHARLES eut ses Duguesclin , le nôtre à ses Condé : noms si chers à la France & à la victoire.

CHARLES qui voyait une rupture inévitable avec Edouard & qui craignait de charger l'état du malheureux fardeau des subsides , amassait pendant la paix l'or qui paie la valeur & achète les succès ; ses yeux sans cesse ouverts sur l'Angleterre épiaient tous les mouvemens de son ennemi ; son ame généreuse s'échauffait de la noble ambition de relever l'éclat de sa couronne. Les provinces de la domination Anglaise murmuraient contre leur maître : celles qui avoient été cédées par le traité de Bretigny gémissaient sous un joug étranger. tous les vœux demandaient une révolution. La Guienne osa la première faire entendre sa voix.

Edouard dans un calme trompeur , fatigué de sa gloire, ou dédaigneux de ses conquêtes, s'abandonnait au repos. Il ne vit point , ou méprisa la foudre qui se formait lentement sur sa tête.

Les seigneurs de la Guienne arrivent à Paris : c'étoit pour CHARLES un moment heureux que celui où

ils imploroient le secours de son bras; ennemi de cette dissimulation dont la politique a fait si injustement la vertu des souverains; toujours juste au fond de son cœur, il ne craignît point de leur ouvrir son cœur. Il se plaignît d'Edouard, en roi qui avait à soutenir la majesté du trône, & les droits de ses vasseaux à défendre.

Tout annonçait la guerre à la France; la fortune; les conjonctures, les démarches prudentes & sages du monarque ne promettaient que des triomphes. Henri de Castille, ceint du bandeau des rois, reconnoissait par un nouveau traité qu'il le devait à la main de CHARLES, & s'engageait par reconnaissance à le seconder avec une flotte considérable. Le prince de Galles était dans un état de langueur qui lui avait fait perdre toute son activité. Cependant c'était le bras le plus puissant qu'Edouard put armer pour sa querelle.

L'éloge des souverains de l'Europe est presque toujours l'apologie des guerres qu'ils ont entreprises ou

soutenues, car la politique qui travaille à affermir leur trône, ne peut conserver ce malheureux équilibre de puissance que par des chocs meurtriers. Je n'aurai point à excuser CHARLES de ses conquêtes. Son ambition fut juste, & jamais prince ne mérita mieux ses succès. Je n'aurai pas non plus à le montrer à la tête des troupes; assez d'autres héros ont trempé leurs mains dans le sang, & reposé sur des champs de carnage & de mort. C'est la gloire de CHARLES d'avoir triomphé sans combattre. C'est de son palais, c'est au milieu de sa cour que CHARLES trace le vol de la victoire & qu'il le fixe. Il ne commande pas lui-même; mais il sçait choisir ses généraux. Il dirige les mouvemens de ses armées, & veille en même-tems sur ses peuples. Il arrête les brigandages, réprime les désordres tumultueux des marches, si destructifs pour les villes & les campagnes; il n'expose pas le soldat qui défend la patrie à ces actions décisives, d'abord incertaines, toujours funestes dans les revers; & son cœur

paternel,

paternel dicte un code de discipline militaire, pour assurer au citoyen paisible un pain qu'il trempe souvent de ses larmes en faisant des vœux pour l'Etat. Il regarde la guerre comme un gouffre immense où vont se perdre sans retour le sang & les richesses de la nation ; comme un monstre dévorant à qui il faut soustraire le plus de ses malheureuses victimes. Il n'ordonne pas de livrer des batailles, mais de fatiguer l'ennemi, de le suivre, de le harceler, de le détruire par degré, & il montre ainsi à la terre que la sagesse qui commande est au-dessus de la valeur qui exécute.

Edouard prépare une armée dans Londres, & déjà nos troupes sont dans Abbeville. Le Ponthieu leur est ouvert de toutes parts. Chaque rencontre est un combat, chaque combat une victoire ; pour elles dans le Languedoc le duc d'Anjou a les mêmes ennemis & les mêmes avantages. Une partie du Rouergue & du Querci retourne à la France.

Fiennes après soixante ans de travaux, venait de

remettre l'épée de Connétable. Il avait nommé au roi Duguesclin, comme le plus digne de la porter. Ce choix était déjà celui de CHARLES : le vrai mérite n'échappe pas aux regards d'un grand homme. Duguesclin qui jouissait auprès de Henri des honneurs que mérite celui qui donne un trône, est rappelé. Il vole à la voix de son roi, prêt à l'aider de son bras & de ses conseils. Le héros modeste refusa d'abord l'épée ; mais docile aux ordres de son maître, il l'accepte, en l'assurant de son zèle & de sa fidélité, & le suppliant de ne jamais ajouter foi aux délateurs, sans l'avoir entendu. CHARLES le lui promit. Heureux le sujet qui peut tenir ce langage à son roi ! Plus heureux encore le monarque qui ne s'offense point de cette défiance d'un cœur qui lui est dévoué !

Mais tandis que CHARLES réunit à sa couronne le duché de Guienne & les fiefs possédés par Edouard & le prince de Galles. Quel est ce héros qui va chercher l'Anglais caché dans le Maine & l'Anjou ? De

quel air intrépide il marche aux combats ! C'est la noble assurance de la victoire. O ma patrie ! C'est Duguesclin ! c'est ton vengeur. Je le reconnais au feu de ses regards , à la force de son bras. Avec quelle ardeur il se précipite sur les ennemis ! Comme il les suit par-tout , où ils se répandent ! Il se multiplie pour ainsi dire sur leurs pas. Soldat & capitaine , il déploie tour à tour tout ce que peuvent la valeur & l'expérience. Tantôt il cherche à les surprendre , tantôt il les attaque à force ouverte : qu'ils occupent des postes avantageux , qu'ils soient resserrés dans leur camp ; il les joint , les combat , les met en fuite , & va affeoir les trophées de ses batailles sur les murs de plusieurs villes & de plusieurs forteresses. Grand homme ! digne à jamais de l'admiration de ton pays ? Tu méritais alors cet éloge du plus beau génie de la France , & de l'écrivain le plus célèbre , dont les siècles ayent à se vanter , lorsqu'il a comparé à cette première campagne celle qui couvrit Turenne d'une gloire immortelle.

Les revers publics , la douleur domestique , tous les malheurs fondaient sur Edouard. Il perdait ses conquêtes ; la reine venait d'expirer , & son fils forcé de repasser en Angleterre , allait finir , au milieu de Londres , une vie languissante , que l'image importune des désastres qui l'avaient poursuivi , devait rendre encore plus douloureuse. Edouard forme un projet que l'orgueil Anglais peut seul concevoir & faire excuser.

Opiniâtre & dangereux ennemi de mon roi ! Tu dis dans ton cœur superbe ; je couvrirai la mer de mes flotes nombreuses ; j'armerai la main du dernier de mes sujets ; j'irai porter à la France les coups les plus terribles. Cette ville ingrate & séditieuse , la Rochelle va tomber la première sous le poids de mes vengeances. C'est à travers la flamme & le sang , que je me frayerai une route à la capitale. Je déchirai son sein , j'armerai contre CHARLES le roi de Navarre. Le duc de Bretagne secondera mes efforts ; je ferai de Henri de Castille un de ses ennemis. Roi téméraire ! l'Espa-

gne, fidelle à ses traités, va détruire cette flotte formidable. Tes vaisseaux sont pris, brûlés ou coulés à fond. Tes vains secours ne retarderont pas la prise de Thouars : tu t'arracheras au repos, pour te mettre à la tête d'une nouvelle armée ; mais tu seras obligé de te renfermer dans tes ports ; les vents contraires t'écarteront de nos côtes, & t'enchaîneront longtems au rivage ; contraint de céder aux élémens, plus encore à la sagesse de CHARLES, tu t'écrieras dans les convulsions du désespoir : *jamais roi n'a moins armé, & jamais roi ne m'a donné tant d'occupation.*

France compte désormais sur les plus signalés avantages ! Ton rival de fortune & de gloire, Edouard n'est plus, vois tes soldats marcher sous l'étendard de la victoire, parcourir le Languedoc & la Guienne en conquérans, & porter les derniers feux de la guerre, dans les dernières retraites des Anglois. Cent trente places prises ou rendues sont de nouveaux fruits de leur valeur. Déjà parle de se rendre le commandant de

Castelrandon. Castelrandon, barrière puissante des ennemis, tu ne pourras te défendre des coups d'un héros ; mais hélas ! Pourquoi faut-il que tu fies le terme fatal de ses exploits ! Pourquoi la cruelle destinée vient-elle l'arrêter devant tes murs, & l'arracher à son triomphe ! Qu'il me soit permis de dérober quelques momens à l'éloge de CHARLES, pour nous entretenir de Duguesclin, ami de son roi, défenseur de la patrie ; il a droit au laurier des couronnes du monarque.

Cet homme, à qui une longue suite de commandemens & de victoires avait acquis la plus haute réputation, partageait avec ses soldats les fatigues & les hasards de la guerre : les travaux du siège avaient forcé le commandant à faire une capitulation conditionnelle. Le terme fixé arrive, & Duguesclin atteint d'une maladie mortelle, touchait à ses derniers momens. Clifton, compagnon d'armes du connétable, va sommer le gouverneur : *je n'ai rien promis qu'à votre*

général, répond-t-il, *qu'il vienne*. Clisson retourne au camp, & déjà Duguesclin a cessé de vivre. Le commandant apprend qu'il n'est plus... O respect ! O empire irrésistible & sacré de la vertu ! Ce brave guerrier à la tête de sa troupe, marche vers la tente du héros, & dépose en pleurant, aux pieds de son cercueil, les clefs de sa place. O Duguesclin ! il n'a rien manqué à ta gloire, les hommages & les regrets des ennemis, les larmes de ton roi, la douleur & le deuil de la France ont honoré ton courage. CHARLES a payé tes services du prix le plus flatteur pour un sujet. Tes cendres sont renfermées dans le tombeau de nos rois : tes mânes reposent avec leurs mânes augustes, & le marbre qui les couvre offre ton nom parmi ceux de ces maîtres du monde.

La perte d'un seul homme parut balancer les prospérités de la France ; mais CHARLES lui conserva cet éclat de supériorité, qu'il avait donné à ses armes, & quelque nuages ne troublèrent pas la sérénité des beaux jours qu'il lui avait rendus.

Pour achever ce tableau des guerres du monarque, je ne craindrai pas de le montrer ; s'égayant dans les routes d'une fausse politique , & faisant de vains efforts pour asservir la Bretagne. Il est si difficile de mettre des bornes à ses triomphes, quand la fortune semble n'en pas fixer à nos espérances ; & la voix du flatteur qui , sans cesse retentit à l'oreille des rois , porte dans les cœurs une illusion si douce , dont le plus sage a tant de peine à se défendre ! CHARLES est séduit par un ministre indigne de sa confiance ; mais quel prince pourrait seul soutenir le poids de l'autorité, sans en être accablé ? Heureux ses peuples si, dans le choix des modérateurs de sa puissance, l'intérêt de la nation l'emporte sur l'intérêt de sa vanité ; si l'homme du roi est en même tems l'homme de l'état ; & si le ministre avide de la vérité , épris de l'amour du bien public, a le courage de servir sa patrie souvent malgré elle ; s'il fait des traités, pour forcer les ennemis à la paix, plus jaloux de paraître oi-

sif

sif au milieu du calme , que de se rendre nécessaire au milieu des troubles de la guerre ; s'il attaque des préjugés gothiques , substitue à d'antiques réglemens des réglemens , plus utiles & plus propres à la constitution présente. Enfin si ce ministre s'élève par la force de son ame autant au-dessus des vaines clameurs & des murmures séditieux , de quelques hommes toujours inquiets ou mécontents , qu'il est au-dessus d'eux par la première place de l'état , & le rang honorable qu'il tient dans le cœur de son roi.

CHARLES s'abandonne légèrement à l'injuste ambition d'ajouter une province à ses conquêtes ; mais il connaît bientôt qu'il s'est trompé , & l'homme n'éclipse pas longtems le héros.

Présentons maintenant le plus grand spectacle , le plus intéressant pour l'humanité celui d'un souverain , qui travaille à la félicité de vingt millions d'hommes , qui assure à son empire le calme , l'abondance , à ses successeurs , l'héritage brillant d'une couronne.

CHARLES, pere & monarque , partage ses soins avec une tendresse égale entre ses enfans & ses peuples. Il se fait en même-tems le législateur du royaume & des rois. Il règle les dotes des filles de France & les appanages des Princes de son sang , en fixant par un fameux édit la majorité de nos rois à quatorze ans, il observe que les sujets sont plus soumis aux volontés d'un maître qu'au pouvoir passager d'un régent. Instruit par ses propres disgraces des malheurs souvent attachés à une administration précaire, il arrête ainsi l'ambition toujours plus avide & plus audacieuse dans les crises d'une minorité; il soutient par sa loi la faiblesse d'un monarque enfant , & se place éternellement à côté de lui sur le trône.

Sa piété éclairée & jamais superstitieuse , (c'est sans doute son plus bel éloge) rendit dans tous les tems à la religion & aux ministres des autels , le respect qui leur est dû; l'hommage de son cœur au Dieu de ses peres fut toujours pure.

L'église, sous son règne, fut divisée par un long schisme. Les successeurs de Pierre, les vicaires d'un Dieu de paix, tonnaient à l'envi sur le monde chrétien. CHARLES au milieu des foudres sacrées que se lançaient des pontifes ambitieux, fit entendre la voix des docteurs de la France. Avant que de s'engager dans la querelle du sacerdoce, il consulta les prélats & les théologiens de son royaume.

Quelques hérésies s'étaient répandues dans le Dauphiné; des inquisiteurs cruels versaient à grands flots le sang des malheureuses victimes de l'erreur. CHARLES persuadé que le créateur de cet univers en est en même-tems le pere; & que l'être éternel ne seroit pas le Dieu grand, le Dieu bon, s'il n'étoit infini dans sa clémence, CHARLES éteignit les buchers, & arrêta le zèle sanguinaire de ces pieux homicides.

La licence, fille impure de la guerre, la débauche qui abrutit & dégrade l'homme, qui le conduit lentement avant le tems au tombeau chargé d'infirmités

& de misères tous les vices monstrueux qui naissent de l'oisiveté & de l'ignorance, se cachèrent devant la févérité des mœurs du prince, & la décence publique honora son siècle.

Paris, aujourd'hui la ville de l'Univers, lui doit ses premiers embellissemens; la bibliothèque du roi ses premières richesses; il rassembla jusqu'à neuf cens volumes, collection immense pour le tems; il ranima les sciences & les arts, accueillit & protégea les savans. César, Tite-Live, Suetone, Valere, Maxime, Joseph, qu'il fit traduire, furent étonnés de parler une Langue étrangère.

Les rois, ses prédécesseurs, peu délicats sur le choix des sujets, avaient avili les marques de distinction destinées à la noblesse guerrière : CHARLES fut rendre à la chevalerie son ancien éclat, & le courage seul eut droit à ses récompenses honorables.

Les monnoyes altérées furent réduites à leur juste valeur, & la bonne foi du prince assura la fortune

des particuliers. Il fit longtems la guerre , mais le cri de la douleur publique ne se mêla point au chant de ses victoires.

O ma patrie ! ta gloire & tes prospérités tenaient à la vie de CHARLES. La mort , ce terme commun à tout ce qui existe , vint l'enlever trop tôt à ses sujets. Ce moment funeste fut pour eux une calamité. Chaque citoyen le pleura comme des enfans chéris pleurent un pere de famille.

Mortels , demi Dieux sur la terre , princes , rois ; conquérans ; vous qui voyez le monde à vos pieds ; environnez de vos flatteurs , éblouis de l'éclat de votre puissance , vous ne jetez peut-être pas assez vos regards dans l'avenir ! ayez aujourd'hui le courage d'arracher le bandeau qui vous aveugle , & dissipez les prestiges de l'adulation & du mensonge. Envain ; vous cachez-vous sous les titres imposans & superbes de grands & d'invincibles ; l'illusion est peu durable , & la louange passagere. Ingénieux à vous apprécier

46 ELOGE HISTORIQUE, &c.

à votre mort, nous nous hâtons de vous dépouiller de tous les noms fastueux que votre orgueil avait usurpés. Contemplez ce héros qui n'est plus, & qu'il devienne à jamais votre modèle. La gloire dont il jouit est indépendante de la fortune. Il fut honoré pendant sa vie par le suffrage unanime de ses voisins & de ses sujets, du surnom de *Sage*, & la postérité la plus reculée applaudira toujours avec de nouveaux transports d'admiration à ce titre auguste, que la main de la renommée a gravé autour de son diadème.

F I N.

NOTRE-DAME DU GUESCLIN.



Casasola.

